

Le Brussels Gallery Weekend vous prend par la main

Ce 14e Brussels Gallery Weekend, qui se tiendra du 9 au 12 septembre, introduit le visiteur à l'art contemporain au moyen de podcasts soignés et de visites guidées dans les 46 galeries participantes.

Johan-Frédéric Hel Guedj

Ce n'est pas encore la fin du covid, mais c'est l'effervescence au Brussels Gallery Weekend qui fédère en quatre jours 46 galeries, 14 lieux et a invité. Bonus de cette édition: chaque visiteur est convié à entendre la voix des galeristes et des artistes à travers des podcasts pour se familiariser à l'art qu'ils exposent. Pour concevoir ces «tours audios curatés» et des visites guidées proposées par une brigade d'étudiants en histoire de l'art, le Brussels Gallery Weekend a scellé un partenariat avec deux magazines prestigieux, *L'Œil* (créé en 1955) et *Camera Austria* (en 1980).

Voici, pour notre part, nos six coups de cœur!

1 Alice Anderson à la Patinoire royale

La Franco-britannique Alice Anderson porte un prénom de conte philosophique et tend ses fils avec deux figures mythologiques, Ariane et son labyrinthe, Pénélope et sa tapisserie. Ses «Dances géométriques - Global Positioning System» repartent des données de positionnement sur la toile couchée au sol, reliant organes corporels et artificiels (outils, objets technologiques, supports techniques) qu'elle manipule. Cette Pénélope a puisé dans la culture ancestrale des kōgis, qui resistent «chaque jour le monde au fil de coton». Rien de ce qui affecte le vivant ne lui étant étranger, tout ce qu'elle tente est hybridation entre les algorithmes de son corps et ces «machines spirituelles».

Infos: www.prvgallery.com

2 Thorsten Brinkmann à la Hopstreetgallery

L'Allemand Thorsten Brinkmann joue aussi à la jointure du corps et de l'objet, où vibre son humour. Il dévoile leurs incongruités et leurs doubles sens (sémiotique et géographique) avec un brio d'équilibriste de la simplicité. Les boîtes dans lesquelles il agence ces éléments sont autant d'autels discrets où tout apparaît sans rien être de ce qu'il paraît, dans un échapement dadaïste.

Infos: www.hopstreet.be

3 Lynda Benglis chez Xavier Hufkens

L'Américaine Lynda Benglis est de retour avec l'enveloppement de ses «Neruds et nus», qui joue des extrêmes, bronze et papier. Les premières sont posées aux murs tels des papillons mentaux, le second, sa Power Tower, exulte la puissance

serene du bronze lisse et doré. Leur différence recèle une profonde similitude: ils sont l'un et l'autre sujet à la transformation physique et conducteurs de sensualité tactile.

Infos: www.xavierhufkens.com

4 Jeff Kowatch à La Forest Divonne

Man Jok, le nom coréen de Jeff Kowatch, issu de son initiation zen dans les années 1990, signifie «Plénitude immobiles, plénitude déclinée en trois lieux (galeries La Forest Divonne et Faider) avec des huiles sur toiles et «drawings» au bâton d'huile sur aluminium 2018-2021, travaillées parfois sur trois ans, où Kowatch s'allie le temps. Et, à L'Espace Odramé, animé par la philosophe Simone Schuiten, il présente sa première toile, «Leave me alone» (1988), ses carnets d'artiste et le film «Going Around in Circles».

Infos: www.galerielaforestdivonne.com

5 Emanuele Maruccio chez Damien and the Love Guru

Né en Vénétie d'une famille de propriétaires terriens, Emanuele Maruccio a échappé aux traditions industrielles de cette terre. Le hasard l'a mené à l'art, où il recompose l'acier. Ici, comment ne pas voir avec ce «Portrait d'un garçon à Bruxelles» dans une chambre industrielle, l'écho de la vie à laquelle a échappé l'Italien.

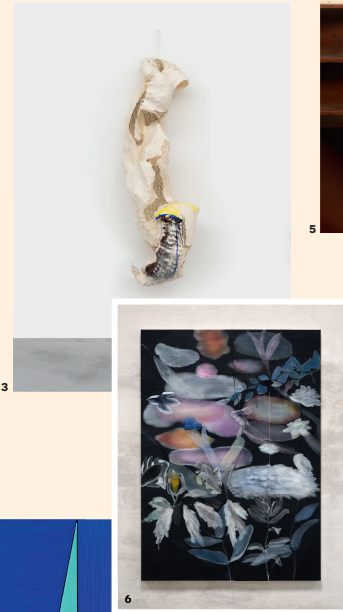
Infos: www.damienandtheloveguru.com

6 Ross Bleckner chez Maruani Mercier

Ce sont des fleurs sans l'être. Sujet par excellence, c'est ici un jeu de Ross Bleckner, «Parallips» ou paralepse, un excès d'information par rapport à un code, où la fleur est montrée et niée. Le théologien autrichien Angelus Silesius écrivait: «La rose n'a pas de "pourquoi"». C'est là tout leur trouble enchanteur.

Info: www.maruanimercier.com

Du 9 au 12 septembre:
www.brusselsgalleryweekend.com



Peintre belge abstrait, mais surtout libre, Yves Zurstrassen présente sa nouvelle série d'œuvres intitulées «4 COLORS» chez Baronian: il y joue de ces quatre tonalités comme d'un instrument...

Bernard Roisin

«Je ne suis pas quelqu'un qui attend l'inspiration»

●●●●●

«4 COLORS» Yves Zurstrassen
Du 9/9 au 13/11, chez Baronian-Xippas, rue Isidore Verheyden, 2, 1050 Bruxelles.

Issu d'une famille de laineries de Verviers – il présente d'ailleurs pour la première fois des tapisseries –, Yves Zurstrassen pratique une peinture abstraite et colorée, que cet artiste autodidacte a peaufinée au cours de plus de quarante ans de carrière. La galerie Baronian Xippas présente une nouvelle série d'œuvres intitulée «4 COLORS» (après la rétrospective que le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles lui consacrait voici deux ans), portrait quadrichromique d'un artiste au parcours contrasté, à l'image de sa peinture, devenu bruxellois de cœur et qui a trouvé dans la musique et le jazz en particulier le même sentiment de liberté accompagnant sa peinture. Interview sous le signe de la liberté... de «tous»

Le côté patchwork de certaines de vos compositions et tapisseries viendrait-il de votre côté lainier?

Non pas du tout. Parlons plutôt de dadaïsme, de Matisse. Je pense être dans la suite du collage, sauf qu'il n'y a pas de collage: il s'agit de la même liberté, transposée à la peinture.

Plutôt que pop, vous êtes un artiste jazz?

Très jazz. Jeune je fus pop, en 68 avec Jimi Hendrix. Janis Joplin c'est mon époque. J'étais complètement dans la révolution hippie. Je suis venu au jazz plus tard et au free jazz ensuite. Désormais, je vis du matin au soir dans le jazz.

Vous travaillez donc en musique?

Absolument. Le son est très important. Étant un peintre abstrait, mon paysage est très musical. Je vis la peinture: cela m'accompagne, m'inspire, me donne de la joie... Bref, le jazz fait partie intégrante de mon travail.

Vous êtes donc musicalement un contemplateur qui agit sur la peinture?

Oui, mais je ne suis pas quelqu'un qui attend l'inspiration. À 7 heures du matin, je vais travailler. Plus je travaille, plus les choses surgissent. Être peintre c'est une vie. Je ne suis pas un peintre du dimanche: c'est mon métier, ma passion depuis plus de 45 ans. M'accompagner de tous ces merveilleux jazzmen fait partie de mon jeu.

Vous sentez-vous proches d'artistes belges comme Léon Wuidar ou Marthe Wéry?

Celui dont j'ai été le plus proche étant jeune fut Engelbert Van Anderlecht et, à certaines périodes, d'Antoine Mortier (deux tenants de l'abstraction lyrique, NDLR). Mais j'ai surtout été très proche des maîtres comme Hartung, Polke, De Koning, Twombly.

Le fait d'être autodidacte vous a-t-il permis de ne pas avoir toutes ces références et contraintes en tête?

Peut-être... En fait, j'ai débuté avec un artiste, puis deux, puis trois et j'ai découvert en peignant. Chaque fois que je faisais une peinture, je ressemblais à un autre artiste. Alors je cassais. Ce fut une école, un apprentissage qu'il valait peut-être mieux ne pas avoir intellectuelisé, c'est-à-dire avoir fait des études universitaires. Peut-être... Les artistes qui ont fait ces études ont gagné beaucoup de temps. J'ai fait tout mon écolage dans la vie, ce qui était une autre façon de faire. Mais je n'ai eu aucune chance d'entrer dans une grande école d'art, j'ai étudié l'art en autodidacte. Jeune, j'achetais des

diapositives de tableaux et je passais mes soirées à regarder les Primitifs flamands ainsi. À 16 ans. Ce fut le début...

L'improvisation et la spontanéité sont-elles importantes dans votre travail?

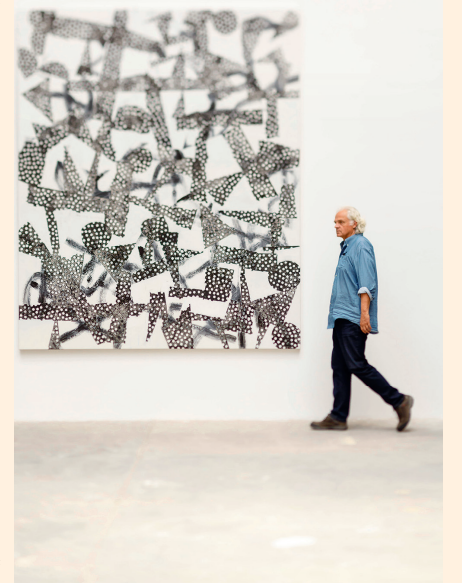
Essentiels. Quand je commence un tableau, je suis vraiment comme un joueur de free jazz qui monte sur scène, qui sait où il va, et qui effectue quelque chose dans cette voie-là, l'oublie tout et tout devient improvisé.

L'important c'est la sincérité?

C'est l'intensité. Marcel Duchamp disait: ma femme de ménage est sincère. (Il rit) Aimer ce qu'on fait et prendre des risques, voilà l'essentiel. D'ailleurs, Marcel Duchamp peignait, mais cela ressemblait toujours à quelqu'un d'autre. À un moment il a ouvert des portes sur des installations. En peinture: il n'y est pas parvenu et il a ouvert d'autres... champs! (Il rit)

«Les artistes qui ont fait ces études ont gagné beaucoup de temps. J'ai fait tout mon écolage dans la vie, ce qui était une autre façon de faire.»

YVES ZURSTRASSEN
ARTISTE PEINTRE



Yves Zurstrassen: «Plus je travaille, plus les choses surgissent. Être peintre c'est une vie. Je ne suis pas un peintre du dimanche.» © CLUB PARADIS

GALERIES

Yuki Hayama et les dix mille fleurs de porcelaine

Le maître nippon de la céramique, qui n'était plus venu en Europe depuis 15 ans, transfigure la fleur au feu de son four. Un art pétré d'histoire, exposé à la galerie Pierre-Marie Giraud.

Depuis 1975, Yuki Hayama sème ses fleurs immobiles sur des sphères. Il les dessine, il entaille parfois la surface pour mieux les inciser, puis une nouvelle cuisson fixe la couleur. C'est en 1985 qu'il installa son premier four, à Yamauchi-cho. Pour la première fois depuis quinze ans, le maître céramiste japonais revient en Europe montrer ses pièces mystérieuses.

La dernière fois, c'était en Finlande et, ce, en fin de septembre, c'est à Bruxelles. Il est natif de la ville d'Arizaki, à la pointe

Yuki Hayama ne fait aucun croquis, tout est peint sur la poterie, dans le geste de l'instant.



Tout l'art de l'estuque: des scènes peintes inspirées par la mythologie et la nature, où le foisonnement n'a d'égal que l'équilibre de la composition. © YUKI HAYAMA

sud-ouest de l'archipel, qui fait face à la Chine, où vient la tradition de la porcelaine. Arizaki est au Japon le berceau de la céramique. À partir de cet héritage, il a élaboré son style. C'est là qu'il a appris la fabrication de la porcelaine, et notamment la technique de peinture de l'estuque. Des scènes peintes inspirées par la mythologie et la nature, où le foisonnement vertigineux n'a d'égal que l'élégance et l'équilibre souverain de la composition.

Le temps suspendu

Au-delà de cette maîtrise, il émane de ces pièces une sensation de suspens, sans doute la perception par notre œil de ce qui au cœur de sa technique: il ne fait aucun croquis, tout est peint sur la poterie, dans le geste de

l'instant. C'est cela qui leur prête cette profondeur où l'œil se plonge, dans ces nuages de couleurs sombres et claires, sillonnés de veines bleues – une profondeur semblable à celle de l'iris même.

Dans cette composition, deux dimensions coexistent, celle de l'histoire au sens du récit, car ces scènes racontent des instants, et celle de l'histoire, au sens du passé qui instruit le présent. «L'histoire», dit-il, «est la seule unité de mesure nous permettant de prédire notre futur.»

JPHG

Yuki Hayama, du 8/9 au 2/10, à la galerie Pierre-Marie Giraud, rue de Praetere, 7, 1050 Bruxelles